

ACCOMMODEMENTS

AVEC UNE LOI D'ACCOMMODATION

par

Jean SEGUY

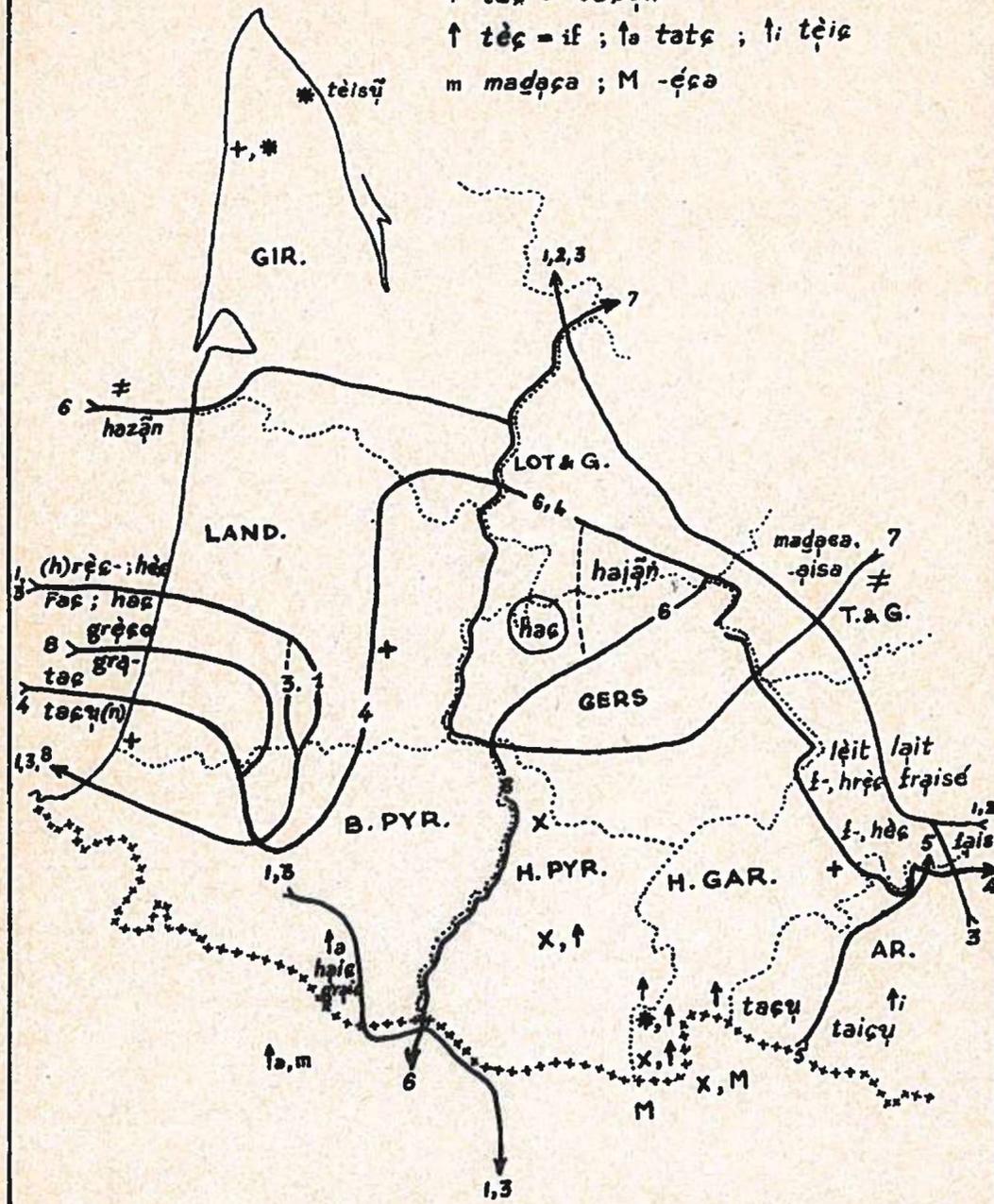
---

## ACCOMMODEMENTS AVEC UNE LOI D'ACCOMMODATION

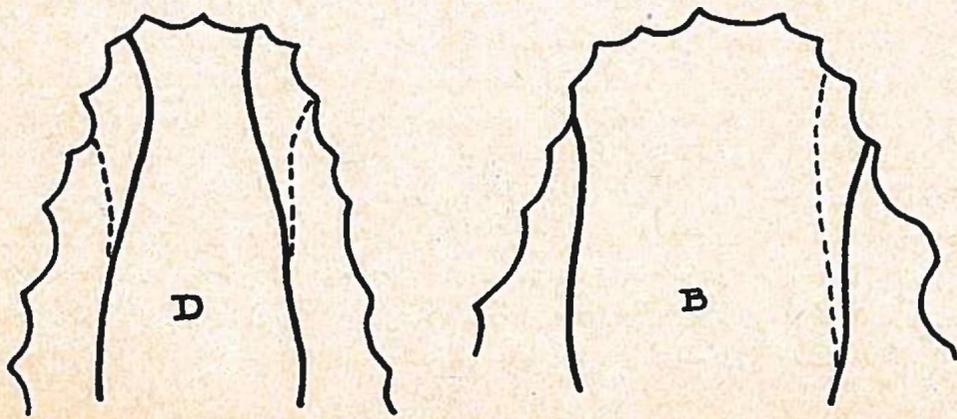
---

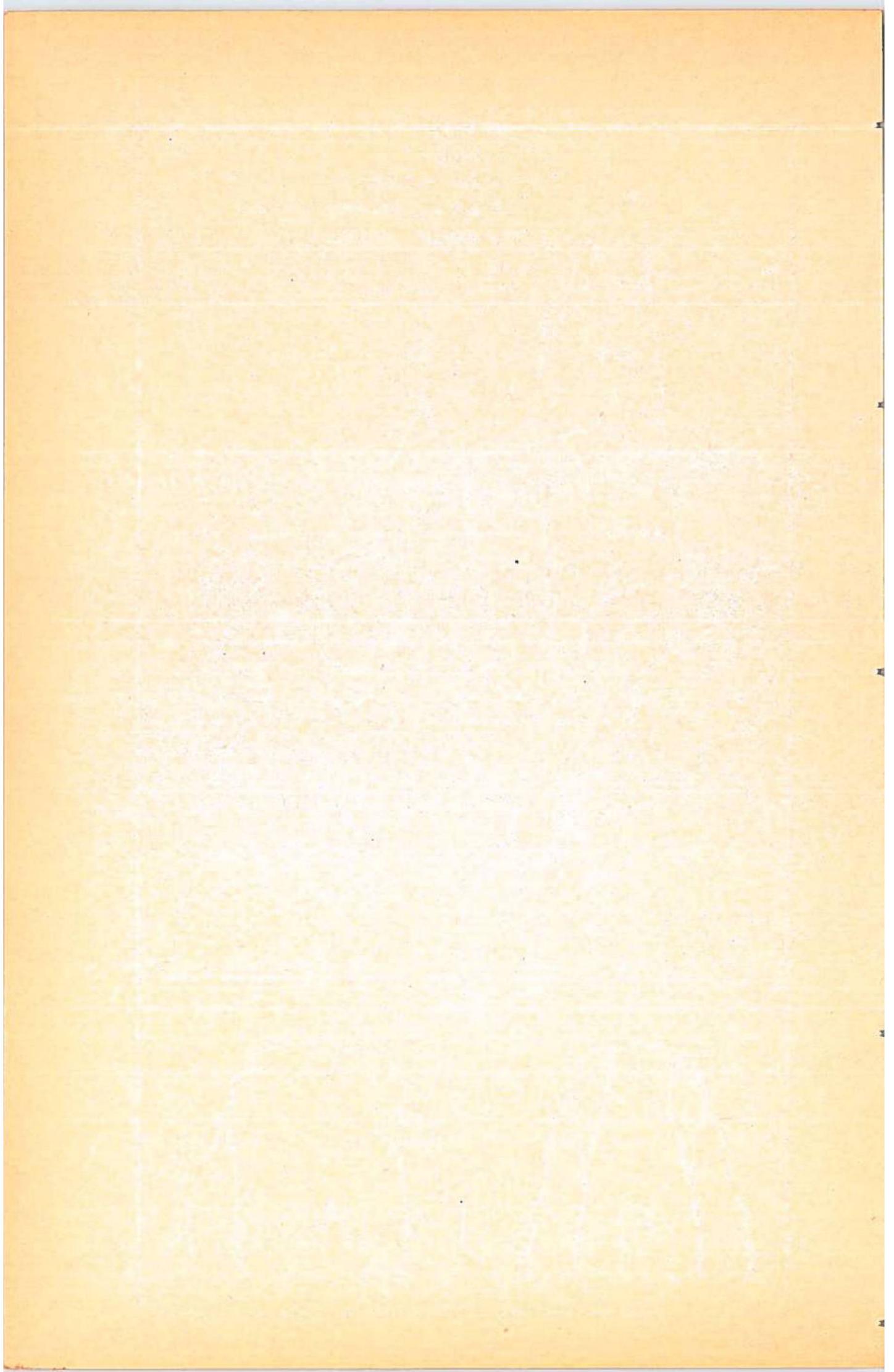
L'évolution *ai* > *ei* ou *e* est un fait banal, permanent et à peu près général ; on la constate en sanskrit, grec, latin, germanique, étrusque, sémitique, congolais, etc. (1) Dans le domaine roman, on a plus tôt fait de citer les aires où le phénomène ne se produit pas que d'essayer de tracer les surfaces de sa réalisation : *ai* est généralement conservé en roumain, dans l'Italie au sud de Florence, moins le sud des Pouilles (2) et dans une bonne partie du domaine occitan, où *ai* > *ei* seulement en Haute-Provence, nord occitan du Valentinois, de l'Ardèche, du Velay, de la Marche, d'une partie de la Basse-Auvergne (3), dans le languedocien du comté de Foix, du sud de l'Aude, et dans tout le gascon. C'est que les causes qui déterminent ce changement existent forcément partout. Il s'agit d'une accommodation d'aperture et de point d'articulation entre deux voyelles éloignées sous ces deux rapports. Tantôt *a* seul bouge : la langue avance vers *i*, l'aperture se restreint, et l'on a *ei* ; tantôt *i* fait la moitié du chemin et l'on a *e* : le déplacement de *i* peut avoir lieu avant celui de *a* (en latin *ai* > *ae*), simultanément (cas du français pour le 2ème *ai*, celui de *gaine*), ou après (le 1er *ai* français, celui de *fait* ; en catalan, où il subsiste encore dialectalement en *ei* ; en espagnol). Plus rarement, *i* solide finit par accommoder *e* < *a*, et il se produit une monophthongaison en *i* (4). En réalité, les solutions définitives n'ont dû intervenir qu'après une certaine période de tâtonnements et de polymorphisme individuel, où toutes les articulations que nous venons d'envisager, et d'autres encore, se manifestaient simultanément. L'équilibre des deux phonèmes mutants est vacillant et instable, et il suffit, comme nous le verrons, de facteurs souvent impondérables pour faire pencher la décision d'un côté ou d'un autre, et ce, dans une même langue au sens sociologique du terme. En gascon, c'est encore plus franc : *ai* > *ei* est une tendance générale qui a partout abouti, et dès les plus anciens monuments de la langue ; *ei* est assez bien maintenu tel quel, mais on a aussi souvent *e*, presque toujours

\* te,εũñ  
 x téεũñ  
 + taε : taεũñ  
 † téε = if ; †a tats ; †i téiε  
 m mađaεa ; M -εεa



— aī(t)  
 - - - aī(ε)





même quand *i* a été assimilé par une chuintante : FASCE > *hèç*, \*NACSERE > *nèçé*. Et pourtant, en gascon, on observe des cas – combinaisons de certains phonèmes, mots isolés –, où *ai* est représenté actuellement par *ai* : ce sont justement ces phénomènes anomaux qui vont nous occuper. Ils ont déjà été signalés en grande partie (Rohlf, *Le gascon*, par. 340) : mais une répartition plus complète et géographiquement plus précise est nécessaire, et possible grâce aux matériaux de l'*Atlas linguistique de la Gascogne* (ALG). Surtout, on n'a pas encore dégagé les causes de cette anomalie ; on n'a pas montré, en particulier, l'action prépondérante des phonèmes subséquents. Ronjat (5) a bien tenté d'expliquer *aiç* > *aiç* et *aiç<sub>T</sub>* > *aiç* respect. *aiç* > *eiç* ; mais ni les successions de chaos synchroniques qu'il imagine, ni les réactions analogiques qu'il reconstitue avec difficulté ne peuvent rendre compte de la répartition géographique très nette – qu'il ne pouvait évidemment connaître – de *aiç* maintenu, et du contraste bizarre, qu'on peut dire général en gascon – nous l'étudierons plus loin – de *aiç<sub>T</sub>* maintenu en face de *aiç* > *eiç*.

Disons tout de suite que nous laissons de côté les flexions verbales du type \*PACSERE, \*NACSERE, LAXARE. En effet, l'accommodation de *a* à *i* ne s'opère nettement et sûrement, en gascon, qu'en position accentuée : les normalisations morphologiques brouillent le jeu de l'évolution mécanique des phonèmes, sous l'alternance de l'accent, dans un sens ou dans l'autre, et on ne peut rien tirer, pour la phonétique pure, de cas comme *nèç/nèç<sub>T</sub>*, *naç/naç<sub>T</sub>*, *naç/nèç<sub>T</sub>*, etc. (toutes ces combinaisons sont possibles et coexistent en fait chez les mêmes sujets parlants.) De même *baç* "bas" général s'explique par le verbe *baçq*. CAPSU donne bien *kèç*, *kèiç* "mâchoire" en Couserans, mais CAPSA est partout en gascon *kəço* : c'est un mot voyageur – encore plus que MATAXA, v. ci-dessous – ; encore aujourd'hui, l'emprunt fr. *kəso* empiète sur le domaine occitan, et la phonétique de ce mot pose des problèmes pour lesquels nous nous contenterons de renvoyer aux études spéciales. (6)

Dans la carte jointe à cette étude, l'isoglosse 1 limite en général *ai* > *ei* à l'W : *ai* > *ai* à l'E : jusqu'au S de Toulouse, cette isoglosse coïncide avec la frontière du gascon, dont elle est d'ailleurs l'un des critères ; mais au S-E de Toulouse, le domaine incontestablement languedocien de la vallée de la Basse-Ariège est inclus dans *ai* > *ei*. Or, dans l'aire *ai* > *ei*, nous observons des cas plus ou moins répandus de *ai* resté *ai* pour les mots suivants : FRAXINU "frêne", FASCE "faix, fagot", TAXU "if", TAXO "blaireau", CRASSEA "graisse", MATAXA "écheveau". Les aires de FRAXINU et de FASCE s'emboîtent exactement au S-W des Landes et N-W des Basses-Pyrénées, incluant les points d'enquête ALG Vielle-St-Girons, Castets, Tartas, Soustons, St-Vincent-de-Paul, Tarnos, St-Martin-de-Hinx, Pouillon, Pomarez – lequel *ahèç* – (Landes), Biarritz, Urt, Labastide-Clairence,

Sauveterre-de-Béarn, Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées) d'une part ; d'autre part les pays d'Aspe et de Barétous (Bedous, Arette), en continuité avec le N-W de l'Aragon (Ansó, Torla), où ces faits ont été signalés entre autres par Kuhn *RLiR* XI, 53 : et dans cette deuxième aire, de surcroît, le mot TAXU "if" (inconnu au N, l'arbre en étant absent), a un *a*, alors qu'il comporte un *e* dans le reste des Pyrénées. L'aire *gr̄æœ* < CRASSEA coïncide avec l'aire landaise-béarnaise ; mais au N et à l'E, elle paraît avoir été érodée par la forme commune *gr̄æœ* : c'est un terme culinaire, un nom de denrée, dont la forme majoritaire est forcément prépondérante (7). Même sans tenir compte de *taç* < TAXO - nous verrons tout à l'heure pourquoi - nous constatons donc que dans ces deux régions *q+i+sifflante* est resté *qif*, *qç*.

Les causes du fait sont évidemment d'ordre articulatoire, mécanique : à elle seule, la conformité des aires ôte le moindre doute à ce sujet. On pense d'abord à une assimilation précoce de *i* : après avoir palatalisé la sifflante, il aurait été absorbé par le produit chuintant avant le terminus *a quo* de *qi* > *ei*. Mais ceci serait péremptoirement démenti par les faits : *i* a été absorbé tard. Tous les documents écrits notent *eish*, *eix* jusqu'au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle ; plus, *i* est encore aujourd'hui maintenu à peu près dans toute l'Ariège, à Biscarrosse, Mimizan, Mézos, Lue, Sabres (Landes), Nogaro (Gers) ; et justement dans l'une de nos aires en *a*, nous relevons *hqiç* à Bedous. L'évolution *qi* > *ei* s'est produite très tôt en gascon, comme le prouve un terminus *ad quem* tout à fait catégorique : non seulement *qir* < *atr*, *adr* (PATRE, QUADRU) reste toujours et partout tel quel, mais encore les mots germaniques comportant *ai* n'ont pas subi l'évolution (*goaire*, *goaitar*, etc.) : ce qui nous ramènerait vers les VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s. Même situation en catalan : mais A. Badia, *Gramática històrica catalana* p. 126 fait justement remarquer qu'il s'agit de mots où *a* est précédé d'un phonème vélaire qui a pour effet de contrarier la sollicitation de *i*. De sorte que le seul critère chronologique vraiment valable est celui de *qir* < *atr* : nous savons seulement que l'évolution *air* était partout terminée dès l'époque pré-littéraire, du moins pour *-tr-* latin (*-tr-* roman en finale paraît avoir abouti un peu plus tard, surtout dans le nord, et même *-tr-* latin dans quelques mots savants : v. Ronjat par. 341 et 346) ; de toute façon, *Boecis* présente constamment *ir* : *Teiric* 44, *quaira* 157, *lairç* 241 (éd. Lavaud-Machicot). Les plus anciens documents gascons originaux donnent toujours *ei* < *qi* : Brunel 97 (1160) *fer*, *fe*, *james*, et, en pays de Foix, Brunel 2 (1034) topon. *Sexa*, qui paraît bien être un doublet par étymologie populaire SAXA de *Saixag* < SAXIACU Brunel 1 (1034). Ce n'est donc pas une absorption précoce de *i* qui peut expliquer le maintien de *q+i+siffl*. Il faut chercher dans un autre sens. Voici ce que permet de constater la phonétique instrumentale. Les palatogrammes

de *i* dans *qi(t)* et dans *qi(ɣ)* présentent des différences sensibles (v. figures) : la surface de contact langue-palais est beaucoup plus avancée dans le 1<sup>er</sup> cas que dans les 2<sup>e</sup>. C'est que la préparation de *t* attire *i* vers les incisives, tandis que la préparation de *ɣ* le laisse plus en arrière, et en somme plus voisin de *y*. Les deux *i* n'ont donc pas exactement le même point d'articulation : celui qui est tout à fait antérieur sollicite au maximum *a* vers l'avant, tandis que l'attraction de l'autre est moindre. Un examen radioscopique a permis de confirmer les indications des palatogrammes : on aperçoit une différence sensible entre les deux *i* pour ce qui est du lieu d'élévation maxima de la langue (8). C'est cette impulsion infime qui a fait pencher la balance délicate des forces en équilibre d'une part vers *ɛit* dans *qit*, d'autre part vers *qis* dans les aires en question. Maintenant, pourquoi là et pas ailleurs ? On peut se poser cette question à propos de toutes les aires phonétiques ; mais si l'on tient vraiment à porter la lumière jusqu'aux derniers recoins ténébreux, cette lumière ne fût-elle qu'un faux jour, il est toujours loisible de conjecturer : supposons que les Sud-Landais du haut Moyen Age, ainsi que les Béarnais et Aragonais aient été plus dolichocéphales que les autres Gascons, alors tout s'explique. Examinons et comparons les palatogrammes D (dolichocéphale) et B (brachycéphale) - v. figures, grandeur nature - : la différence des points d'articulation des *i* est beaucoup plus nette en D, donc bien plus efficace. Voilà une théorie qui a le mérite d'être pratiquement irréfutable ; il est vrai qu'elle a l'inconvénient d'être tout aussi pratiquement indémontrable.

Tout serait maintenant dit s'il ne se rencontrait pas des *qis* en dehors des deux aires normales, mêlés aux *ɛis* majoritaires. En pleine aire (h) *rɛ̃ou* < FRAXINU, *grɛ̃so*, *hɛ̃e*, nous trouvons 1° *haɛ* < FASCE isolé à Parleboscq (confins Landes-Gers-Lot & Gar.) ; nous nous bornerons à constater le fait, sans blâmer ceux qui préféreraient y reconnaître une butte-témoin d'une plus grande extension de l'aire landaise *qis* à date ancienne 2° MATAXA > *madaxa*, jamais *-de-* ; on notera toutefois que l'isoglosse de cette forme phonétique est en même temps une isoglosse lexicale : à gauche de son origine, on a en gascon d'autres mots, et MATAXA ne se retrouve qu'en Espagne, avec *a* à Ansó, avec *e*, sans doute sous l'influence du castillan *madeja* et du catalan *madeixa*, à Torla, Benasque, et même au point gascon, mais politiquement espagnol, de Casan (val d'Aran). *madaxa* gascon s'explique bien par sa continuité avec l'aire languedocienne du même mot. On peut admettre que ce terme technique a été importé d'au-delà de la Garonne après l'époque de *qi* > *ɛi*, ou tout au moins que son caractère de mot introduit, et même simplement son contact avec la forme languedocienne a suffi pour enrayer le jeu de l'évolution gasconne. Mais c'est le nom du blaireau qui pose un véritable problème : au centre et au S-E de la Gascogne, on a partout *taɣ̃n* ; à l'W

et au N, sauf dans la région du Bas-Adour et quelques points isolés en Médoc, *taç*. On a d'autre part quelques *teçün*, mais jamais *teç*, *teçç*. Cette aire, où le traitement *taçç* contredit le traitement *frèççe*, se prolonge en dehors du gascon en Lot-et-Garonne, Lot, Dordogne, Corrèze, partie du Cantal et de l'Aude : points ALF 638, 618, 619, 713, 720, 616, 628, 609, 707, 710, 711, 708, 714, 773 et point isolé du Gard 863 ; seul le point limousin 706 a les traitements attendus *teçç* - *frèçis* (de même dans les Grisons on observe une concordance remarquable entre FRAXINU et TAXO : v. AIS III, 435 et 588).

Et là aussi, une explication mirifique se présente, d'emblée : étant bien entendu que *ai* > *çi* ne se produit en gascon que sous l'accent, *taç* est le résultat d'une normalisation morphologique. En effet, à l'origine, on a TAXO cas sujet, TAXONE cas régime : *taç* a donc été refait sur *taçün*. D'autre part, le nom de l'if TAXU entrainé en homophonie avec le nom du blaireau TAXO, dans l'un de ces télescopages qui ne sont pas purement théoriques, comme ceux que l'on peut voir dans tel ou tel doctrinal phonologique (par ex. la kyrielle des *sê* français, où il n'est pas tenu compte des contextes qui rendent les confusions pratiquement inexistantes) : on peut fort bien concevoir un énoncé "Au milieu du Grand Bois, il y a un *têç* (blaireau ou if ?)" Thérapeutique de l'homophonie, normalisation morphologique, se rejoignant dans leurs effets, auraient eu ainsi pour résultat l'élimination, ou plus exactement l'inhibition préventive d'un *têç* "blaireau" et l'élection du cas régime, par surcroît de précaution, sur une vaste étendue. Le *tatç* "if" de Barétous et d'Aspe, s'opposant par *sa* mi-occlusive non phonétique à *taç* "blaireau", ne ferait que corroborer cette opinion.

Voyons maintenant si ces conjectures tiennent devant l'examen objectif des faits.

D'abord, est-il exact que *aisç* protonique reste intact en gascon ? Laissant toujours de côté les mots à alternance d'accent, nous trouvons *paççèt* "échalas" < PAXELLU partout où ce mot a été relevé (passim dans toute la Gascogne) ; \*VACSELLA partout *baççero* (sauf quelques ff. empruntées au fr. en Gironde, v. Ronjat I, 382) ; \*MAXELLA également *maççera* : mais pour *cemot*, Millardet a relevé (*Petit atlas linguistique d'une région des Landes*, carte 244) *meççeroë* à Labrit, *mêç* à Brocas et à Vert ; alors que l'abbé Lalanne, enquêtant pour l'ALG en 1946, a eu *maççeroë* à Labrit, d'un témoin âgé de 84 ans - par conséquent de dix ans l'aîné du témoin utilisé par Millardet vers 1906 -, n'ayant jamais quitté son bourg natal, et constamment contrôlé par d'autres informateurs. Pour TAXONE, nous avons en règle générale des ff. en *a*, mais l'ALG présente quelques *te(i)çün* au milieu de *taçç* et de *taçün* : à Hourtin et St-Yzans (Gironde), à Gèdre (Htes-Pyr.) Et il ne s'agit pas de variantes accidentelles, ce sont bien des mots de "langue", puisque Edmont a noté *teisün* à Lacanau, à côté de Hour-

tin - il y a donc polymorphisme à Lacanau - et exactement la même f. *téss* que celle de ALG à Gèdre. Le toponyme très répandu TAXONARIAS a de même toujours *taç-* en Gascogne, mais toutefois *Teychoueyre* (St-Symphorien, Gir.), *Techoueyre* (Le Barp, Gir.) et un certain Girons de Texoeres était notaire à Mimizan en 1538 (9). Les dérivés de TAXU "if" ne signifient pas grand'chose, étant de formation secondaire; nous avons tout de même relevé *taçèro* à Bourg d'Oueil (Hte-Gar.) en même temps que *té-*; celui-ci d'un autre témoin; *té-* également à Inchon (10). Ayons aussi une petite pensée pour toutes les formes en *ai<sub>T</sub>* > *ei<sub>T</sub>* qui ont pu, ou plutôt qui ont dû échapper aux mailles de nos filets, et qui n'en existent pas moins. En ce qui concerne *ai<sub>T</sub>* + siffl. sonore, PHASLANU est partout représenté par des formes en *a* dans la grande aire où ce mot = coq (v. carte). On peut donc affirmer qu'en gascon *aiç<sub>T</sub>* prétonique persistant est une tendance certaine et effectivement réalisée. La chose va-t-elle ainsi dans les domaines voisins? Si l'on confronte les cartes ALF *frêne* et *blaireau*, en s'occupant seulement pour "blaireau" des formes TAXONE, on relève *frèçé-teiss* dans le provençal du nord (points 827 Ardèche, 863, 837, 838 Drôme, 950 Isère, 868 Htes-Alpes) et d'autre part tout au sud 884, 896 Var, 897 Alpes-Mar. : le reste du provençal présente *frçaisé-teiss*, c'est-à-dire le contraire de l'état gascon, lequel s'étend non seulement sur le domaine aquitannique ci-dessus défini, mais encore sur toute l'Ariège et aux points 793, 784, 785 Aude; chose étrange, les Pyrénées-Orientales présentent exactement le même état *frèçé-taç*, alors qu'on y attendrait *frèçé-toèss*. C'est précisément cette évolution catalane de *a* prétonique > *òe* convergeant avec *é* prétonique > *òe* qui rend obscur le traitement de *aiç<sub>T</sub>* en catalan, du moins en catalan oriental (11) : les faits ne pourraient être étudiés utilement qu'en catalan occidental et en valencien, où *a<sub>T</sub>* se maintient. Mais les cartes de l'ALCat révèlent pour *aiç<sub>T</sub>* une confusion inextricable, qui est loin de la répartition relativement claire du gascon, de l'occitan en général et de l'aragonais : *aixa* (qui a d'ailleurs partout *a*) présente des dérivés en *a* en cat. occ. et valenc. : *aixada* (sauf 8, 19, 55, 69, 72, 79), *aixella* (partout en *a* sauf *ei* 15, 55, 69), *aixeta* (partout *ai*, même 69, mais mots divers); *es així* id.; *aixobar* (partout *ai* sauf 69, 72, 74); *enfaixar* : mélange en cat. occ. de *-feix-* et *-faix-*; *engreixar* : partout *ei* en cat. occ., mais *ai* à Ibiza, et *a/engrasi* 38, 39, 57; *fesols* partout *é* en cat. occ. Le passage de *é<sub>T</sub>* à *a* en cat. occ. sous certaines conditions (v. Badía, *Gram. hist.* p. 155) pourrait avoir provoqué *ai<sub>T</sub>* > *ei* > *ai* : mais une telle explication ne saurait convenir au gascon, où *é* prétonique > *a* ne se vérifie qu'à Arguenos (Hte-Gar.) et Bethmale (Ariège), et encore seulement devant *s* implusif. Tant que nous sommes en Catalogne occidentale, jetons un coup d'oeil sur le traitement de *aiç* accentué. Grieria *Dialectologia catalana* p. 49 mentionne pour le cat. occ. FASCE > *faix* et *feix* (*faix* donc comme en arag. et dans les deux aires gasconnes ci-

dessus étudiées) ; ALCat : FASCIA "ceinture" : ce mot, emprunté à l'aragonais par le cat. et le castillan, conserve son *a* (comme CAPSA emprunté au fr. ou à l'occitan), mais nous avons néanmoins des *ff.* en *é* en plein cat. occ. (2, 18, 19, 20) ; FASCIA en évolution directe, au sens "banquette de terrain" - le mot existe en gascon, *hèço*, mais sa répartition n'est pas exactement connue - présente contradictoirement *faixa* aux points 18, 19, 20, tandis que les deux ont *a* à 39, 15, 17, 56 et 1.

Mais revenons à *aiɸ̄* prétonique. La tendance majoritaire du cat. occ., l'état général du gascon sont le statu quo, alors même que *qiɸ̄* accentué > *ɸiɸ̄*. D'habitude, c'est le contraire qui se produit (par ex dans le reste du domaine occitan) : le *a* de *aiɸ̄* prétonique est plus particulièrement soumis à l'accommodation, même quand celui de *qiɸ̄* résiste. Et ceci se comprend très bien : un *a* inaccentué est plus exposé qu'un *a* accentué à l'attraction d'un *i* subséquent. Le comportement du gascon est donc assez surprenant, puisqu'il est bien entendu que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Evoquer une élimination précoce de *i* n'est pas plus valable ici que pour les *qiɸ̄* accentués avec *a* conservé : tout indique que *aiɸ̄* a gardé aussi son *i* très tard (on a encore *taiɸ̄* dans le Couserans, et Edmont a relevé cette *f.* à Luchon). D'ailleurs, *i* reste égal en durée dans les deux cas : les électrokymogrammes donnent sur les durées respectives des phonèmes les renseignements suivants : pour *tqiɸ̄*, *a* 55 milli-secondes, *i* 85 msec ; pour *\*taiɸ̄*, *a* 80 msec, *i* 100 msec ; pour *taiɸ̄*, *a* 30 msec, *i* 85 msec. Ce qui explique bien que *a* bouge en position atone, mais pas du tout qu'il se conserve en face de *qi* > *ɸi*. Ou bien il faudrait admettre que les Gascons de l'époque de *ai* > *ei* s'arrangeaient pour prononcer le *a* de *taiɸ̄* aussi long ou peut-être plus que celui de *taiɸ̄(o)*, ce qui serait quand même un peu fort. Les kymogrammes pneumatiques de *tqiɸ̄* et *taiɸ̄* ne présentent aucune différence appréciable entre les phonèmes *aiɸ̄*. Mais si l'on inscrit *qiɸ̄* - *aiɸ̄*, on voit, avec de bons yeux, une bonne loupe et une bonne dose de bonne volonté, que *i* subit une tombée dans *aiɸ̄*, alors que le souffle préparant *ɸ̄* maintient bien *i* dans *qiɸ̄*. En raisonnant d'une façon strictement empirique, on pourrait donc induire que *qiɸ̄o* est passé à *ɸiɸ̄o* quand les voyelles finales *o*, *u* étaient encore sensibles en gascon : dans les autres régions occitanes, tout semble indiquer que ces finales sont tombées plus tôt qu'en gascon (v. Rohlfs, *Gasc.* par. 397) ; le *i* de *aiɸ̄*, plus débile, n'aurait pu parvenir à produire son effet avant le *terminus ad quem* de *ai* > *ei*. Mais quelles chances cette explication a-t-elle de correspondre à la réalité des faits ? Car les mesures d'intensité au moyen des kymographes pneumatiques manquent toujours de précision - nous ne disposons pas d'un intensimètre pour des investigations plus poussées -. Quoi qu'il en soit, le *a* de *qi* doit être plus fort et plus long que celui de *ai* ; ce qui

explique très suffisamment  $ai > ai$  quand  $ai_{\tau} > ei$  : les Provençaux et les Occitans du nord ont donc phonétiquement raison contre les Gascons et les Catalans, ce qui n'a nullement gêné ceux-ci pour faire bel et bien passer  $qif$  à  $qif$  (sauf les honnêtes Landais et Haut-Béarnais), tout en gardant  $ai_{\tau}$ . Il a dû se produire des conditions spéciales qu'il n'est pas possible de reconstituer. La délicatesse de ces positions d'équilibre est démontrée par l'existence des *teip*, *méçero* épars : la solution attendue s'est tout de même produite çà et là, chétivement, et peut-être à date récente, sous l'effet de sollicitations naturellement permanentes.

Deuxièmement, la déclinaison TAXO/TAXONE. *Tais* et *taiso(n)* sont attestés en ancien occitan. Mais le *Donat proensal* (éd. Stengel, 8, 6) range *tais* parmi les indéclinables, péremptoirement. Il est vrai que ce traité est déjà du milieu du XIII<sup>e</sup> s. ; il est vrai aussi qu'il ne connaît, en fait d'imparisyllabiques, que ceux en *r*, et qu'il ignore ceux en *-ONE* ; par contre, les *Razos de trobar*, également du XIII<sup>e</sup> s., qui donnent bien la déclinaison *-ONE*, ne mentionnent nulle part *tais/taiso*. L'*Elucidari de las proprietats* possède bien les deux formes (ap. Raynouard), qu'on aimerait appeler cas, s'il ne les "déclinait" précisément à contre-temps. Et Levy les range sous deux articles distincts. Pour l'ancien français, Thomas (R. XXXVI, 444) signale que le seul exemple connu de *tais* est dû à un Franc-Comtois transplanté en Limousin, où il a très bien pu l'emprunter, et M. Lommatzsch a eu la bonté de me faire savoir qu'aucune attestation nouvelle ne figurait dans le fichier de son admirable dictionnaire. M. Jaberg (R. XLVI, 128) observe que la limite actuelle entre *blaireau* et *tais* suit l'ancienne démarcation entre *taisson*, proprement français, et *tais*, proprement occitan. Et l'ancienneté incontestable d'une f. *taxus* vient encore brouiller la perspective. De sorte qu'il n'existe aucun document historique, à notre connaissance, permettant d'affirmer l'existence d'une déclinaison gallo-romane *tais/taison*.

Troisièmement, la collision possible de TAXO avec le continuateur de TAXU "if". Ce mot est encore parfaitement vivant dans la zone pyrénéenne, puisque l'arbre y végète spontanément. On a partout *té*, *teip* (sauf en Aspe-Barétous *tat* - v. ci-dessus -, et arag. occ. *tafo*) ; à partir des Pyrénées-Orientales et vers l'est, continuateur de la f. \*TOXU (12). Il est donc possible d'imaginer pour la région des Pyrénées centrales et occidentales une collision des deux TAX- qui expliquerait l'élection de TAXONE pour "blaireau". Mais en est-il de même plus au nord ? Pour que TAXUS "if" ait pu exercer une telle action, empêcher que TAXO ne devienne légitimement *teip*, il est nécessaire que l'arbre ait été un objet bien connu, donc spontané - les ifs des parcs ne comptent pas : étant d'introduction relativement récente, ils portent le nom français, ou des dérivés de sapin ; v.

ALF supplém. v° if — et assez répandu dans les bois pour créer des confusions gênantes avec le nom du blaieam. Or l'if spontané n'existe pas, ou n'existe plus, en dehors des Pyrénées, J. Prioton, *Contribution à l'étude de l'if aux Pyrénées (Revue des Eaux et Forêts, 1938, p. 297-317)* observe qu'on ne le rencontre pas au-dessous de 550m d'altitude, la station la plus basse étant située un peu au sud de St-Gandens (encore s'agit-il d'un exemplaire de provenance douteuse.) L'habitat de l'if a-t-il toujours été en Gascogne ce qu'il est actuellement ? On s'accorde pour supposer qu'il a certainement régressé, et on le voit encore reculer : M. Claverie (*Bulletin de la Sté Pallassou, 1931, p. 37-40*) reconnaît à l'if tous les caractères d'une espèce en décadence, qui autrefois assez répandue, a une tendance manifeste à disparaître : en Aspe et Ossau, il est devenu presque introuvable, ayant été impitoyablement détruit pour la confection des *herratas*, cruches de bois cerclées de cuivre. De plus, comme ses feuilles vénéneuses empoisonnent le menu bétail, les bergers le détruisent. M. Prioton note encore : "Son optimum de végétation et d'ensemencement est constaté en sous-étage du hêtre, ou de hêtre-sapin." On pourrait donc en déduire qu'il a suivi la régression du hêtre, certaine celle-là, et due au réchauffement de la plaine sous-pyrénéenne. Encore faudrait-il que la présence de l'if spontané fût fermement attestée à basse altitude pour les époques qui nous intéressent. Or, tout ce que nous savons, c'est que César affirme son abondance en Gaule (VI, 31), que Dioscoride le cite en Narbonnaise du côté de l'Espagne (IV, 79), que Pline connaît également (XVI, 10, 51) l'existence de l'if gascon et de ses propriétés vénéneuses (13). Mais qu'en était-il en Aquitaine, et vers les VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles ? Le nom de l'if est pauvrement attesté en ancien occitan. L'*Elucidari* le mentionne sous une f. *teysh* (fol. 223), qui n'est conforme ni au traitement de *ais* dans ce texte (*frayshe* 172, *naysh* 206 b, *laysho*, *graysha*, et même *layt*, etc.), ni à celui de *o + y*, qui n'est jamais réduit à *è* : *coer*, *puechtz*, *muech* (car la f. TOXU a certainement été connue à l'W de son domaine actuel, comme le prouve le topon. *Touchet*, dans la région d'Aspet Hte-Gar., désignant une station d'if.) L'*Elucidari* ayant été rédigé dans le comté de Foix (v. Appel, ZRPh, XIII, 229), il est possible que l'auteur ait pris *teif* < TAXU tel qu'il l'entendait sur place et qu'il n'ait pas su corriger *ei* en *ai*, ignorant l'étymologie. Faut de documents directs, on songe au témoignage de la toponymie. Dans les plaines gasconnes, on trouve d'innombrables *Bédoura*, -*et*, *Hage*, *Hayet*, *Hau*, etc. à des endroits où les gens ne savent même plus ce qu'est un bouleau ou un hêtre. L'if n'aurait-il pas laissé de semblables traces ? Un appel aux chercheurs régionaux, l'examen d'une dizaine de cartulaires ou recueils (14), le criblage d'une soixantaine de coupures de la carte d'Etat-Major — quand aurons-nous un dictionnaire topographique des départements gascons ? — nous a en tout et pour tout fourni : *Tach* (maisons, commune de St-Yaguen,

Landes) qui peut tout aussi bien être un sobriquet "blaireau" ; *Tachiet* (lieu-dit de Lévignacq, Landes), qu'on peut considérer comme un collectif secondaire formé sur le modèle de *Cassiets* (comme de Sabres, Landes), phonétiquement normal – bien entendu, ce *Tachiets* ne figure pas dans la carte de Cassini – ; et enfin, le plus beau (il est d'ailleurs dans le *Dictionnaire des communes*) *Le Teich*, Gironde, lequel, malgré sa double attestation datée de 1300 dans le *Recueil* de Millardet (p. 185, 186 : *paropie dou Teysh*; de plus, Nicolai RIO 1950, 169 donne des formes du XIV<sup>e</sup> s. avec sifflante graphiquement intacte : *Teysh*, etc.) nous a tout l'air d'un bloc enfariné : comment en effet imaginer un if spontané dans ces sables et vieux marécages ? On pourrait à la rigueur songer à un if planté, et si remarquable par son isolement qu'il aurait laissé son nom à l'endroit (15) : ce qui tendrait à montrer que le nom de l'if TAXU était connu en Basse-Gascogne au Moyen âge, et nous aurions bien affaire à l'antagonisme TAXU-TAXO. Mais la récolte est quand même bien maigre, comparée à celle que nous avons exposée dans un précédent travail concernant le seul versant nord des Pyrénées : sept désignations absolument sûres relevées dans les cartes d'Etat-Major et dans le *Recueil Sacaze* (16).

Voici donc ce qu'un examen objectif des faits permet de formuler en raccourci : à l'W du domaine gascon, sur une aire landaise d'une part et béarnaise-aragonaise d'autre part, *a* dans *qis* ne subit pas l'accommodation, et cela pour des raisons articulatoires intelligibles – du moins à ne pas vouloir remonter trop loin dans la chaîne des causes. En dehors de ces aires, le même fait s'observe dans quelques mots phonétiquement aberrants, le plus remarquable étant *tqis* "blaireau". Les données historiques diverses qu'on parvient à rassembler ne fournissent pas d'explication directe et ne cadrent pas avec les hypothèses. Mais comme l'évolution *qi* > *çi* du gascon se situe en somme très tôt, dans ces temps de commodes ténèbres où les faits positifs ne risquent pas de déranger les belles constructions diachroniques, on peut parfaitement soutenir qu'il y avait encore beaucoup d'ifs à cette époque, et que les Vascons observaient pieusement la déclinaison *taxo-taxōne*.

#### NOTES

---

(1) – V. entre autres Lejeune *Traité de phonétique grecque* p.200

(béotien ; grec moderne) ; Krahe *Germanische Sprachwissenschaft* 1, 30 ; Pallotino *La civilisation étrusque* p. 234 ; Brockelmann *Précis de linguistique sémitique* p. 94 ; Homburger *Les langues négro-africaines* p. 110. P. le mécanisme de la monophthongaison, Grammont *Traité de phonétique* p. 223-224.

(2) - Rohlf *Histor. Gramm. Ital. Spr.* p. 39 ss.

(3) - Dauzat *Géographie linguistique de la Basse-Auvergne* pp. 78-79 ; 83-85, carte VIII.

(4) - Dauzat op. cit. p. 79 ; en hébreu, partiellement, Touzard *Grammaire hébraïque* p. 125.

(5) - *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes* 1,381.

(6) - V. en dernier lieu Straka *Mélanges Hoepffner* p. 29, et notre c.r. *Annales du Midi* 1950, p. 204.

(7) - Pour l'aire pyrénéenne de ce mot, nous n'avons que des données fragmentaires.

(8) - Notons une fois pour toutes que ces déductions tirées d'expériences instrumentales reposent sur un postulat : à savoir que les Gascons des VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> ss. s'y prenaient de la même façon que mes sujets - dont moi-même - pour articuler *qif*, *qit*, etc.

(9) - V. Millardet *Recueil d'anciens textes landais*, index v°.

(10) - Séguy, *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales* p. 131.

(11) - V. Fouché, *Phonétique historique du Roussillonnais*, pp.69 et 82.

(12) - Profitons-en pour abjurer publiquement les erreurs qui figurent dans nos *Noms de plantes* etc. par. 480. Comme l'a fort bien démontré Bertoldi dans son livre *Colonizzazioni* p. 126 ss., la f. TOXU est TAXU hybridé par TOXICU, à cause des propriétés vénéneuses de l'arbre, et de l'utilisation de son bois pour faire des arcs.

(13) - Pour tout cela v. Bertoldi op. et loc. cit. - A propos des toponymes qu'il cite p. 138-139 comme venant du nom gaulois de l'if, EBURU, mentionnons *Ivrac* (Gironde), et Nicolai, *Les noms de lieux de la Gironde* (1938) p. 80 -, qui peut d'ailleurs être formé sur l'anthroponyme *Eburo*, v. Dauzat, *Les noms de lieux* p. 116.

(14) - Recueils Brunel et Millardet ; cartulaires : Gimont, Livre rouge de Ste-Marie d'Auch, St-Mont, livre des Syndics de Béarn, Ste-Foy-de-Peyrolières, St-Sernin de Toulouse, Cadouin, Ste-Croix de Bordeaux.

(15) - Cas assez fréquent : v. Badia *Aspects méthodologiques de la contribution de la botanique à la toponymie* (Actes du III<sup>e</sup> congrès international de toponymie et d'anthroponymie, p. 527), et Séguy *TO-*

*ponymes du versant nord des Pyrénées* (Primer congreso internacional de pireneistas del Instituto de Estudios pirenaicos, p. 18).

(16) - V. notre travail précité pp. 16 et 22.

#### ADDENDA

---

1) Le continuateur de AXE "essieu" est bien *ae* à St-Vincent, Tarnos, St-Martin-de-Hinx, Biarritz, Urt, Labastide-Clairence d'une part, à Arette en Barétous d'autre part. Ailleurs *èis* (Médoc), *èe*, ou emprunts divers.

2) Dans toute la Gascogne on a RADIU > (a) *r̄ai*, GAIU > *gai*, MAIU > *mai*, d'où il ressort que le terminus ad quem de *ai* > *ei* est antérieur à la chute de la finale latine : quand \**raio* disyllabe est devenu *rai* monosyllabe, l'évolution, qui ne s'était produite que dans *ai* diph-  
tongue, était terminée. Ce qui confirmerait par un autre biais l'ex-  
plication que nous donnons p. 50 : \**aiço* passant à *-eiço* avant la  
chute de la finale. Par contre, à la 1<sup>ère</sup> pers. du futur, la finale  
a dû tomber plus tôt, puisqu'on a partout *-é(i)*.

3) On peut aussi s'expliquer les ff. non phonétiques *taç* comme  
étant déduites de *taçin* non par une normalisation morphologique, mais  
par désuffixation : *-in* aurait été pris pour un suffixe diminutif  
inadéquat.

---